

Chevalier, Jean-Marie

Les émotions ont-elles une place en logique? Un examen de la réponse peircienne

Organon 36, 165-181

2007

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Jean-Marie Chevalier (Paris, France)

LES EMOTIONS ONT-ELLES UNE PLACE EN LOGIQUE? UN EXAMEN DE LA REPOSE PEIRCIENNE

Faut-il renoncer à expliquer les émotions? Une telle tâche est un défi pour la sémiotique. *Si la sémiotique a des ambitions d'exhaustivité et de prédictibilité, elle devrait être capable de reconstruire la 'logique' intégrale de l'engendrement des passions.*¹ Or une telle reconstruction semble compromise par le caractère absolu des émotions, qui ne dépendent d'aucune rationalité préconstituée. C'est pourquoi Peirce répond négativement en 1902 à la question qu'il s'est toujours posée: *devons-nous faire une place à l'émotion dans la logique?*² Néanmoins, un examen attentif révèle que Peirce est loin de rejeter les émotions hors de la sphère du logique, c'est-à-dire de la sémiotique. Bien au contraire, le défi que représente une théorie des émotions doit être relevé, car c'est la conscience de son importance et de sa difficulté qui caractérise la modernité³. L'enjeu en est la possibilité d'une saisie des émotions au moyen de catégories logiques qui ne viennent pas réduire la spécificité du vécu émotionnel. Tel est l'objet de la construction d'une sémiotique, logique assez souple et vaste pour intégrer des éléments de psychologie et traiter de tous les types de signes. Aussi est-il important que les émotions reçoivent un traitement logique, la logique sémiotique ayant en fait été élaborée en grande partie pour permettre une telle saisie. Si Peirce commence par prôner une réduction des qualités sensibles, il s'achemine rapidement vers une formidable extension de la logique. Ce sont alors les notions constitutives de la pensée et de la conscience qui font l'objet d'une clarification pragmatiste. Le résultat en est une théorie du *feeling*⁴, que Peirce concilie avec une

¹ H. Parret, *Les Passions, essai sur la mise en discours de la subjectivité*, p. 120.

² Ch. S. Peirce, *Lettre 75* (la numérotation des lettres renvoie au catalogue R. S. Robin, *Annotated catalogue of the papers of Charles S. Peirce*), p. 177: *Shall we, then, give emotion a place in logic, and say that every emotion ought to be replaced by a scientific hypothesis?*

³ Ch. S. Peirce, *Writings of Charles S. Peirce: A Chronological Edition* [cité comme *Writings*], vol. 1, p. 339 (1865): [...] *the history of modern philosophy may be stated in epitome as the awakening of the mind to the unsatisfactoriness of that theory that man feels.*

⁴ Nous décidons de conserver le mot anglais *feeling* afin de préserver la diversité du vocabulaire de Peirce, qui distingue *emotion*, *sentiment*, *sensation*, *phaneron* et *feeling* (avec les composés *feeling of a thought* et *quality of feeling*). G. Deledalle in: Ch. S. Peirce, *Écrits sur le signe*, (éd. et trad.), G. Deledalle, Seuil, Paris 1978, p. 83 traduit *feeling* par *sentiment* plutôt que par *sensation*, parce qu'il exprime un état senti ou vécu, antérieur à la connaissance sensorielle proprement dite. Pour nous, l'émotion est plus spécifique que le *feeling*, mais se distingue surtout du sentiment par des usages linguistiques différents.

théorie du contenu cognitif, de sorte que l'opposition entre sensualistes et cognitivistes s'en trouve atténuée. Pour cette raison, une attention plus grande aux distinctions peirciennes devrait permettre de reposer les débats contemporains sur les émotions en des termes plus justes. Pour pouvoir déterminer le rôle réel que jouent les émotions dans la formation des croyances, nous commencerons par étudier l'analyse peircienne du *feeling* et de l'émotion, puis la fonction interprétative des émotions dans la relation sémiotique.

L'émotion, *feeling* et sensation secondaire

Peirce appartient, avec Brown, Butler, Chalmers, Bain, Spencer ou James, au courant des philosophes et psychologues du XIX^{ème} siècle qui traitent les émotions comme des *feelings*. Ce courant regroupe néanmoins une grande variété de théories. Par exemple, la conception neurophysiologique de l'émotion que défend William James réduit le *feeling* au rang d'épiphénomène, conscience d'un changement de nature physique. La question se pose en effet de savoir si une part du phénomène émotif capture son essence. La décision théorique de lire cette essence dans le *feeling* se heurte à l'objection suivante: des émotions différentes peuvent avoir la même manifestation (ainsi la honte et l'embarras) ou ne pas se manifester sous forme de *feeling* (ainsi d'une colère étouffée). L'émotion n'est pas une crise affective, et si le *feeling* l'accompagne, il n'en saurait être la totalité.

A cette objection on pourrait répondre dans un style peircien que le *feeling* est la conséquence pratique possible de l'émotion, c'est-à-dire, sa signification. C'est le *feeling*, en tant qu'il comprend tous ses développements même non actualisés, qui permet d'identifier et de différencier les émotions, ce qui n'empêche pas la cause de ces émotions d'être de nature corporelle: *Il y a quelque raison de penser que, pour chaque feeling en nous, un mouvement a lieu dans notre corps.*¹ Mais Peirce prend le contre-pied de la conception de James: loin que la prise de conscience ne soit qu'un épiphénomène, c'est le changement corporel qui est un simple effet secondaire du *feeling* – lequel est accompagné d'une commotion corporelle, par exemple le fait de rougir, blêmir, trembler, pleurer, etc.²

Traiter les émotions comme des *feelings* implique d'une part de se doter d'une théorie générale unifiée du *feeling*, et d'autre part d'identifier un caractère spécifique de l'émotion la distinguant des autres sensations et perceptions. Peirce prétend ainsi reprendre la stratégie d'Alexander Bain en en corrigeant les incohérences³. L'unité de la sensation et de l'émotion se situe du côté du pur vécu, lorsqu'il est considéré indépendamment de toute relation⁴. Sous ce rapport, il doit également être traité à égalité avec les perceptions externes. En

¹ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 228 (1868): *There is some reason to think that, corresponding to every feeling within us, some motion takes place in our bodies.*

² Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 5, p. 400 (1886): [...] *that is accompanied by a bodily commotion, like blushing, blenching, trembling, weeping, etc.*

³ Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 7, p. 586 (c. 1867).

⁴ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce* [cité comme *Collected Papers*], vol. 4, p. 157 (c. 1897).

tant qu'absolu, il ne s'agit que de la présence immédiate à la conscience d'une Premièreseté, c'est-à-dire d'une qualité pure:

Par feeling, j'entends une instance de ce type de conscience qui ne suppose aucune analyse, comparaison, ou autre processus quel qu'il soit, ni ne consiste, totalement ou en partie, en un acte par lequel un intervalle de conscience est distingué d'un autre; type de conscience qui a sa propre qualité positive ne consistant en rien d'autre, et qui est en lui-même tout ce qu'il est, quelle que soit la façon dont il a été engendré; de sorte que si ce feeling est présent pendant un laps de temps, il est présent en entier et de manière égale à tout moment de ce temps.¹

Les *feelings* sont des durées vécues de manière purement qualitative (*ils sont ce qui est présent*²), n'ayant ni parties ni unité³. Il est trop restrictif d'en faire des sentiments de plaisir ou de peine. En réalité, un *feeling* n'est pas même quelque chose d'existant, car il n'y a rien d'objectif en lui: c'est un pur possible, qui est néanmoins réel, comme Peirce finit par l'affirmer après 1897. Ces possibles ont la propriété commune d'être des apparitions à la conscience, des *phanera*.

Parmi les phanera il y a certaines qualités de feeling, telles que la couleur magenta, l'odeur de l'essence de rose, le son du sifflet d'un train, le goût de la quinine, la qualité de l'émotion ressentie lorsqu'on contemple une belle démonstration mathématique, la qualité de feeling qu'est l'amour, etc.⁴

Il ne suffit pas à une théorie des émotions d'identifier leur nature générique. Elle doit aussi mettre au jour ce qui les distingue spécifiquement des autres *phanera*. Or c'est dans son rapport avec l'extériorité qu'une émotion diffère d'une perception. En effet, une perception est causée par un fait externe. Dès lors, elle n'est plus considérée comme une qualité pure mais comme un fait de la conscience en relation avec d'autres faits. Ce *percept*, ainsi que Peirce le nomme, est une évidence construite au moyen d'une inférence abductive – par inférences abductives successives, un *percipuum* est obtenu, résultat d'un jugement perceptif. C'est ce processus inférentiel, bien plutôt qu'une intuition immédiate, qui permet d'interpréter la Premièreseté reçue comme étant en défi-

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 306 (1907): *By a feeling, I mean an instance of that kind of consciousness which involves no analysis, comparison or any process whatsoever, nor consists in whole or in part of any act by which one stretch of consciousness is distinguished from another, which has its own positive quality which consists in nothing else, and which is of itself all that it is, however it may have been brought about; so that if this feeling is present during a lapse of time, it is wholly and equally present at every moment of that time.*

² Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 6, p. 184 (1887–1888): *they are what is present.*

³ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 8, p. 41 (c. 1885).

⁴ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 304 (c. 1904): *Among phaneron there are certain qualities of feeling, such as the color of magenta, the odor of attar, the sound of a railway whistle, the taste of quinine, the quality of the emotion upon contemplating a fine mathematical demonstration, the quality of feeling of love, etc.*

nitive subjective. La démonstration de Peirce vise à faire apparaître que la subjectivité est construite à partir de l'objectivité, et non l'inverse comme l'affirment les cartésiens.

L'émotion, de la même manière, est rattachée au sujet par une chaîne abductive. Mais son propre est d'être plus éloignée du cours externe des événements que la perception. On pourrait certes objecter que contrairement à la pensée et à la volonté, elle est imposée de l'extérieur et n'est donc subjective qu'en tant qu'effet sur le sujet d'une cause indépendante. Mais *elle n'est pas externe, parce que, bien qu'elle ne dépende pas de ce que nous pensons d'elle, elle dépend de l'état de nos pensées au sujet de quelque chose.*¹ La présence d'une émotion est indépendante de la connaissance ou de la conscience qu'un sujet peut en avoir, mais dans tous les cas cette émotion porte sur un contenu lui-même subjectif. L'émotion est un état qualitatif au sujet d'un état de conscience préalable, qui vient ainsi colorer le flux des pensées. C'est donc une *sensation secondaire, ou feeling provoqué par une idée*², *un feeling secondaire ou une sensation excitée de l'intérieur de l'esprit, tout comme les qualités des sens externes sont excitées par quelque chose de psychique à l'extérieur de nous.*³

Plaisir et peine notamment, en tant qu'ils accompagnent toute émotion, s'appliquent de manière secondaire à des *feelings*: *Le plaisir et la peine ne sont rien d'autre que des sensations secondaires, ou des feelings produits par des feelings, aussitôt que ces derniers atteignent un certain degré d'intensité subjective, c'est-à-dire, produisent un certain niveau de commotion dans l'organisme.*⁴ Dire que le plaisir s'applique à un *feeling* n'est toutefois pas suffisant, car il dépend également d'une tendance organique: *ni le plaisir ni la satisfaction ne sont des qualités positives appartenant à un feeling pour lui-même indépendamment de toute autre chose, comme la sensation de rouge ou celle de l'odeur de la mer. Le plaisir est ce caractère du feeling qui consiste en notre propension à vouloir le prolonger.*⁵ Peirce a à ce sujet une hésitation révélatrice, en soutenant également que le plaisir n'est pas un *feeling* mais un jugement: [...] *le plaisir et la peine peuvent seulement être reconnus comme tels dans un jugement; ce sont des prédicats généraux qui sont attachés à des feelings plutôt que de vrais feelings.*⁶ L'irrationalité de l'émotion consiste en

¹ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, pp. 29–30 (1872): [...] *it is not external because although it does not depend upon what we think about it, it does depend upon the state of our thoughts about something.*

² Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 5, p. 400 (1886): *A secondary sensation, or feeling excited by an idea, that is accompanied by a bodily commotion, like blushing, blenching, trembling, weeping, etc.*

³ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 311 (1907): [...] *a secondary feeling or sensation excited from within the mind, just as the qualities of outward sense are excited by something psychic without us.*

⁴ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 6, pp. 183–184 (1887–1888): *Pleasure and pain are nothing but secondary sensations, or feelings produced by feelings, whenever the latter reach a certain degree of subjective intensity, that is, produce a certain amount of commotion in the organism.*

⁵ Ch. S. Peirce, *Manuscrit 1170* (la numérotation des manuscrits renvoie au catalogue R. S. Robin, *Annotated catalogue of the papers of Charles S. Peirce* (c. 1889): [...] *neither Pleasure nor Gratification is a positive quality belonging to a feeling in itself regardless of anything else, such as the sensation of red or that of the smell of the sea-coast. Pleasure is that character of a feeling which consists in our having an impulse to prolong it.*

⁶ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 376 (c. 1885): [...] *pleasure and pain can only be recognized as such in a judgment; they are general predicates which are attached to feelings rather than true feelings.*

l'absence de justification *a priori* du lien entre le *feeling* primaire et la qualité polaire (plaisir ou déplaisir) qui vient s'y adjoindre. Quoi qu'il en soit, en tant que secondaire, l'émotion est le produit d'une élaboration de type quasi-judicative. Considérée dans sa Priméité, c'est un pur *feeling*; mais analysée au sein d'une inférence, elle se révèle un *feeling* secondaire composé, ayant presque la nature d'un jugement prédicatif. C'est cette deuxième caractérisation qui permet d'en faire un objet de la logique.

L'interprétant émotionnel

Dans la mesure où elles sont des ébauches de jugements, les émotions peuvent et doivent être prises en charge par la logique – et non seulement par l'esthétique, science normative du *feeling*¹, ou par la phénoménologie, science du *phaneron*. Il ne s'agit pas non plus seulement de psychologie, dès lors que le modèle sémiotique se substitue dans la réflexion de Peirce au schéma prégnant de l'associationnisme. Lorsque Peirce se tient dans les bornes de celui-ci, l'émotion est pensée comme une solution possible au difficile problème de la reconnaissance dans l'association par ressemblance: ce serait par l'identité des effets émotionnels que l'on remonterait à la similitude des objets². Une fois que le modèle inférentiel se voit préféré au schéma empiriste classique, l'émotion ne peut plus être un simple atome de la vie psychique. C'en doit être une partie logiquement analysable.

Peirce se consacre à ce traitement logique des émotions dès ses premiers écrits. La logique n'est pas seulement la science de la vérité, elle est l'art du raisonnement juste. Son objet fondamental est l'inférence, à la fois au sens de préservation du vrai dans la consécution des propositions et de processus mental d'enchaînement et d'association des idées. Ces deux sens sont unifiés sous la notion de signe: en appelant ce qui n'est pas lui, le signe effectue l'inférence. Il est *quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre*³. Un signe ou *representamen* renvoie non seulement à un objet – plus exactement, à un objet immédiat et à un objet dynamique –, mais aussi à un interprétant, qui étant lui-même un signe doit être interprété. Une chaîne indéfinie d'interprétation est ainsi enclenchée, visant un interprétant final qui dirige et motive l'enquête.

Peirce appelle ainsi à réduire les émotions à des opérations logiques, inscrivant cette tâche dans un plus vaste projet de logicisation: *Il est nécessaire de réduire toutes nos actions à des processus logiques de sorte que faire quelque chose ne fasse qu'ajouter une étape dans la chaîne de l'inférence*.⁴ Ce projet ne saurait néanmoins être qualifié à bon droit de réductionniste. D'une

C. Hookway, *Sentiment and Self-Control*, p. 213 écrit prudemment: *although pleasure is not an emotion, it is plausible that our sentiments and emotions are primarily manifested in feelings such as pleasure and displeasure.*

¹ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 574 (1906).

² Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 308 (1868).

³ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, p. 228 (c. 1897): *A sign, or representamen, is something which stands to somebody for something in some respect or capacity.*

⁴ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 1, p. 339 (1865): *It is necessary to reduce all our actions to logical processes so that to do anything is but to take another step in the chain of inference.*

part, la distinction, au sein de l'émotion, entre sa conscience absolue en tant que vécu de Premières purement qualitatif et son appréhension comme élément de pensée et de jugement, rappelle que la logique n'a aucun droit sur la première approche: en tant que science des relations, elle se tait sur l'absolu. De la qualité de l'émotion rien ne peut être dit qui ne brise aussitôt son caractère purement phénoménal. D'autre part, bien loin de réduire les vécus à des objets d'une logique donnée d'emblée – qu'elle soit aristotélicienne ou formalisée dans la tradition algébrique de Boole –, la démarche consiste au contraire à constituer une logique suffisamment ample pour qu'elle intègre des concepts d'ordre psychologique: *la logique formelle ne doit pas être trop purement formelle; elle doit représenter un fait de la psychologie, sans quoi elle est en danger de dégénérer en une récréation mathématique*¹. La logique est science des signes et s'identifie à la sémiotique². Bien plus que d'une réduction, c'est d'une formidable amplification qu'il faut parler: les signes ne sont pas une catégorie d'objets, parce que tout peut être pris pour signe. Tout est sémiotique, donc tout est logique.

Une émotion est donc, comme toute pensée, un signe mental qui prend place dans une chaîne présente à la conscience. Envisagée non plus indépendamment de toute relation mais pas encore dans sa relation avec une cause externe, l'émotion est une représentation ou *cognition*³. De fait, *tout phénomène de notre vie mentale est plus ou moins comme une cognition. Toute émotion, tout éclat de passion, tout exercice de la volonté, est comme une cognition*.⁴ L'ambition en apparence réductionniste, en fait unificatrice de Peirce, s'exprime dans cette théorie de la cognition: *nous devons, autant que nous le pouvons sans ajout d'hypothèse, réduire toutes les sortes d'action mentale à un type général*⁵. Cette théorie de la cognition n'est pas comme on l'entend généralement *une explication de la possibilité de la connaissance tirée de principes de la psychologie*⁶, mais une analyse de la nature des assertions, tâche qui incombe à la grammaire spéculative. Cette mise en garde est destinée à éviter de comprendre la sémiotique de Peirce comme une observation des *feelings* et de leurs relations: *si un feeling, comme feeling, est simplement la qualité matérielle d'un signe mental*⁷, il est possible de faire une analyse formelle des relations à l'œuvre dans une cognition. Son modèle est

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, p. 710 (1883): *But formal logic must not be too purely formal; it must represent a fact of psychology, or else it is in danger of degenerating into a mathematical recreation.*

² Cf. par exemple Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, p. 227 (c. 1897).

³ Cf. la précision terminologique de V. Descombes, *La Denrée mentale*, Editions de Minuit, Paris 1995, p. 96, n. 2.

⁴ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 376 (c. 1885): *Third, every phenomenon of our mental life is more or less like cognition. Every emotion, every burst of passion, every exercise of will, is like cognition.*

⁵ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 266 (1868): *In other words, we must, as far as we can do so without additional hypotheses, reduce all kinds of mental action to one general type.*

⁶ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 3, p. 432 (1896): *By the theory of cognition is usually meant an explanation of the possibility of knowledge drawn from principles of psychology.*

⁷ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 228 (1868): *as a feeling, is merely the material quality of a mental sign.*

linguistique: *Tout feeling est cognitif – est une sensation, et une sensation est un signe ou mot mental.*¹

Dès lors, l'analyse logique de l'émotion consiste à identifier le réseau sémiotique dans lequel est pris une émotion et grâce auquel telle cognition s'accompagne d'une certaine qualité émotive. Comme signe mental, toute émotion renvoie d'une manière particulière – nommément, émotionnelle – à son objet et ses interprétants. Dans ses premières analyses, Peirce insiste immodérément sur le fait qu'une émotion est causée par un autre *feeling* qui le précède. Un *feeling* n'est jamais que la suggestion associative d'un état précédent, et n'est jamais une première impression: *il n'y a pas de feeling qui ne soit aussi une représentation, un prédicat de quelque chose déterminé logiquement par les feelings qui le précèdent*². Cette conception inférentielle du *feeling* pourrait être mise en échec par les émotions, qui semblent justement plus liées à des circonstances externes. Peirce répond que cela prouve seulement que les émotions sont des prédicats plus circonstanciels, plus particuliers – mais pas moins des prédicats, qu'un jugement vient appliquer à une situation déjà présente³. L'émotion a donc un objet: Peirce souligne qu'*à chaque fois qu'un homme a un feeling, il pense à quelque chose*⁴. En reconnaissant cette qualité intentionnelle aux émotions, Peirce adopte une attitude cognitiviste⁵. Elle consiste à identifier et distinguer les émotions en vertu non pas de leur apparence phénoménale (car tous les *feelings*, comme *feelings*, sont identiques), mais du contenu de jugement auquel elles se rapportent.

Il ne suffit pas de dire qu'une émotion a un objet, c'est-à-dire porte sur une situation, un événement ou une personne. En effet, l'objet d'une émotion n'est pas nécessairement sa cause: je peux être en colère contre un homme parce qu'il m'a fait du tort, alors qu'en réalité il ne m'a pas fait de tort. On répondra que c'est la croyance que cet homme m'a fait du tort qui est cause de ma colère; mais elle n'en est pas l'objet⁶. Plutôt que d'employer les notions de cause et de raison, Peirce procède donc par analyse des jugements. Tout d'abord, remarque-t-il, il est inexact de dire qu'absolument toute émotion se rapporte à un objet: je suis en colère contre cet homme, mais je suis simplement mélancolique⁷. Sans pour autant renier l'"aboutness" de l'émotion, il introduit des degrés dans la vivacité de son objet. C'est que le jugement formé par l'émotion est d'un genre spécial: il diffère du jugement logique en portant

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 7, p. 586 (c. 1867): *Every feeling is cognitive – is a sensation, and a sensation is a mental sign or word.*

² Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 228 (1868): [...] *there is no feeling which is not also a representation, a predicate of something determined logically by the feelings which precede it.*

³ Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 228 (1868).

⁴ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 292 (1868): *In short, whenever a man feels, he is thinking of something.*

⁵ Ou *cognitivo-conative*. Cf. Ch. Tappolet, *Emotions et valeurs*. Cette conception a certes été battue en brèche notamment par P. Griffiths, *What Emotions Really Are?*, University of Chicago Press, Chicago 1997.

⁶ Cf. R. Solomon, *Not Passion's Slave: Emotions and Choice*, Oxford University Press, Oxford 2003, p. 4.

⁷ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 292 (1868).

sur des circonstances particulières¹. En elles l'objet immédiat de l'émotion peut être très éloigné de son objet dynamique, qui est l'objet réel, non interprété mais vers lequel tend ultimement l'interprétation.

Quand le sujet réfléchit à son émotion pour la première fois, il la rattache à son objet, une situation particulière, plutôt qu'à lui-même. Aucun fait concernant l'esprit ne peut être directement perçu comme psychique: c'est par une inférence que la qualité apparemment extérieure – le fait que telle chose est agréable – est rapportée à l'esprit². Peirce dénie la capacité introspective à être immédiatement conscient que l'on se trouve dans tel ou tel état de *feeling*, ce dernier n'étant pas connaissable comme tel. Dès lors, l'émotion est soit connue comme prédicat du non-moi, soit rapportée au moi par une inférence qui montre qu'elle résulte d'états mentaux antérieurs. La nécessité de rapporter les états émotionnels au moi provient du fait que, comme jugements, ils sont contestés par les autres, et traités comme des erreurs: l'enfant est donc conduit à penser l'émotion, par opposition au fait, comme privée³. Et si l'émotion ressemble plus à une affection du moi que les autres pensées, c'est en raison du caractère circonstanciel de leur objet. C'est en cela que Peirce se montre non mentaliste quoique cognitiviste: l'émotion est d'abord pensée dans ses conditions de manifestation externe.

Toutefois, c'est surtout relativement à l'interprétant que l'émotion met en œuvre une sémiose particulière. Être une émotion, pour un signe, renvoie surtout à la capacité d'être interprété comme un *feeling*. Quoique Peirce élabore tardivement la notion d'interprétant émotionnel, son concept est en germe dès le début⁴. L'interprétant est *l'aboutissement proprement signifiant d'un signe*⁵. Or l'interprétation peut faire naître non seulement un contenu conceptuel mais une émotion. La thèse de Peirce est même bien plus radicale: elle consiste à soutenir qu'un signe est toujours et de prime abord interprété par une émotion.

Le premier effet proprement signifiant d'un signe est un feeling produit par lui. Il y a presque toujours un feeling que nous sommes conduits à interpréter comme la preuve que nous comprenons l'effet propre du signe, bien que le fondement de vérité en cela soit fréquemment très faible. Cet 'interprétant émotionnel', comme je l'appelle, peut revenir à beaucoup plus que ce feeling de reconnaissance; et dans cer-

¹ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 247 (1868).

² Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 250 (1902) et vol. 5, pp. 244–249 (1868).

³ Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 169 (1868).

⁴ La notion d'interprétant émotionnel (ou *interprétant affectif* dans la traduction de G. Deledalle) apparaît à notre connaissance dans un seul texte, tardif, le *Manuscrit 318* (Ch. S. Peirce, *Pragmatism*, 1907). Deux extraits mentionnant l'interprétant émotionnel en sont publiés en Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 475 et p. 486 (1907). Avant d'employer cette terminologie, Peirce parle d'interprétants immédiat, dynamique et final, mais interprétants émotionnel et immédiat ne peuvent pas être identifiés.

⁵ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 475 (1907): *the proper significante outcome of a sign*. Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 4, p. 536 (1906): *that which the Sign produces in the Quasi-mind that is the Interpreter by determining the latter to a feeling, an exertion, or to a Sign, which determination is the Interpretant* et aussi Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, pp. 493–494 (1909).

*tains cas, c'est le seul effet proprement signifiant que le signe produit.*¹

L'interprétant émotionnel peut alors être défini comme *consistant en un complexe de feelings parfois consitués en une image, mais n'étant le plus souvent qu'un sentiment de reconnaissance*². L'interprétation n'en reste généralement pas au niveau de l'émotion: l'effort, physique ou mental, qui accompagne un signe est son interprétant dynamique; un concept intellectuel a quant à lui un interprétant intellectuel. Néanmoins, le fondement de l'interprétation est bel et bien l'émotion: *Si un signe produit encore d'autres effets proprement signifiants, il le fera à travers la médiation de l'interprétant émotionnel [...]*³.

Ainsi, il apparaît que si toute émotion peut être considérée comme un signe, réciproquement toute cognition est interprétée par une émotion. C'est pour cette raison que, longtemps avant d'avoir créé la classe des interprétants émotionnels, Peirce considère que les émotions *constituent toute la trame de la cognition*⁴. L'émotion est à la base de l'activité mentale. Elle en forme le type de jugement le plus simple, sur lequel se déploient les raisonnements intellectuels plus complexes. Dès ses premiers écrits, Peirce souligne en effet que tout rapport de signification produit une émotion: *Toute chose pour laquelle nous prenons le moindre intérêt crée en nous sa propre émotion particulière, aussi légère soit-elle. Cette émotion est un signe et un prédicat de la chose.*⁵ Pourtant, l'émotion ne semble pas aussi omniprésente que Peirce le suggère. N'y a-t-il pas des relations sémiotiques totalement dépourvues d'émotion? Non, si l'on se souvient qu'au nombre des émotions figure le sentiment de reconnaissance (*feeling of recognition*)⁶.

Puisque l'émotion est un signe – signe de son objet, donc d'une situation particulière –, on pourrait se demander quel est son interprétant. Comme tout autre signe, l'émotion doit elle-même, pour délivrer son sens, être interprétée par une chaîne ininterrompue de signes. Peirce ne semble pas évoquer ce problème, et n'envisage l'émotion que comme interprétant lui-même interprété. C'est probablement parce que, en tant qu'interprétant, l'émotion est un jugement *et* un feeling. C'est un prédicat, mais un prédicat immédiatement ressenti. En d'autres termes, l'émotion est auto-interprétée, en raison de son

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 475 (1907): *The first proper significante effect of a sign is a feeling produced by it. There is almost always a feeling which we come to interpret as evidence that we comprehend the proper effect of the sign, although the foundation of truth in this is frequently very slight. This 'emotional interpretant,' as I call it, may amount to much more than that feeling of recognition; and in some cases, it is the only proper significante effect that the sign produces.*

² Ch. S. Peirce, *Manuscrit 318* (1907): *First, there is the emotional interpretant, which consists in a complexus of feelings, sometimes formed into an image, but more often only a sense of recognition.*

³ Ch. S. Peirce, *Manuscrit 318* (1907): *If a sign produces any further proper significante effect, it will do so through the mediation of the emotional interpretant [...].*

⁴ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 6, p. 185 (1887–1888): *form the warp and woof of cognition.*

⁵ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 308 (1868): *Everything in which we take the least interest creates in us its own particular emotion, however slight this may be. This emotion is a sign and a predicate of the thing.*

⁶ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 475 (1907).

immédiateté. Ainsi, l'émotion est le fondement absolu de toute compréhension et de toute interprétation.

Le rôle des émotions dans la formation des croyances

Peirce précise le processus d'interprétation et le rôle qu'y joue l'émotion. D'une part, toute émotion est susceptible d'une analyse sémiotique en tant que signe d'une situation particulière. D'autre part, toute pensée est une émotion ou reliée à une émotion qui l'interprète. Pour tenir ce rôle logique de signe et d'interprétant, l'émotion doit être considérée à la fois comme un *feeling*, qualité immédiatement perçue comme absolue, en deçà de la différenciation d'un sujet et d'un objet, et comme un prédicat venant qualifier une situation ou un état de l'âme (ou plus précisément, une situation puis un état de l'âme, au terme d'un apprentissage de la subjectivité). L'analyse peircienne dispense d'évoquer un retour réflexif du sujet sur lui-même ou une prise de conscience qui convertirait la sensation première en jugement: l'émotion est d'emblée *phaneron* et sensation de *feeling*. C'est ce dédoublement interne à l'émotion, à la fois impression vécue et coloration d'un vécu, sensation pour soi et sensation de quelque chose, qui engendre de manière inhérente et sans artifice le jugement: l'émotion vient qualifier, prédiquer au sujet d'une situation particulière. Il va de soi que beaucoup de nos jugements sont éloignés de cette base: l'élaboration d'abstractions, la pensée des généralités est d'un tout autre ordre, et Peirce prend soin de préciser que la différence entre le prédicat qu'est une émotion et un jugement intellectuel objectif est que, tandis que ce dernier est relatif à la nature humaine ou à l'esprit en général, la première est relative à certaines circonstances et à la disposition d'un certain homme à un certain moment¹. Mais l'origine du jugement, et donc médiatement, de la distinction entre subjectivité et objectivité, est bien de nature émotionnelle.

Peirce précise encore le lien entre émotion et jugement intellectuel en avançant l'idée qu'une émotion est non seulement un prédicat mais une hypothèse. Il formule la double thèse qu'avoir une émotion revient à faire une hypothèse logique, et qu'en retour toute hypothèse scientifique repose sur une émotion. L'émotion a en effet une fonction dans l'économie des états mentaux: produisant un jugement général sur des circonstances particulières elle crée, à partir d'une excitation nerveuse multiple et désordonnée, une réaction sensitive globale, *un trouble unique et harmonieux*². Une émotion prend toujours la place d'un groupe plus complexe de sensations. Elle est ainsi analogue à une hypothèse, laquelle à partir de sollicitations multiples propose d'unifier le divers sous la forme d'une proposition. Peirce va même jusqu'à lui conférer un statut de quasi-explication scientifique: *la surprise est une émotion qui advient comme une sorte de substitut d'explication. Beaucoup*

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 247 (1868): *In the same way any emotion is a predication concerning some object, and the chief difference between this and an objective intellectual judgment is that while the latter is relative to human nature or to mind in general, the former is relative to the particular circumstances and disposition of a particular man at a particular time.*

² Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 337 (1878): [...] *the result is a single harmonious disturbance which I call an emotion.*

d'autres émotions ont la même propriété, peut-être toutes les émotions.¹ La question est de savoir si ce rapprochement vaut plus que simple analogie, et si le système des émotions est réellement hypothétique. Leur rôle fonctionnel semble être le même. Par exemple, il est fréquent que dans l'urgence l'émotion se substitue à l'hypothèse scientifique²: l'individu sous l'emprise de l'émotion peut difficilement élaborer une hypothèse rationnelle³. Cependant, Peirce montre lui-même les limites de son analogie: dans l'hypothèse, le nouveau prédicat simple et l'ancien prédicat complexe portent sur le même objet, tandis que le jugement d'émotion ne porte que sur le nouvel état corporel et non sur l'ensemble des excitations qui lui donnent jour. Le rapport de l'émotion à sa cause physique est sans raison: c'est une relation de définition à *definitum*. Une loi prescrit qu'une sensation succède à la première pensée, mais sa qualité matérielle repose sur un pouvoir occulte et inexplicable, une constitution émotionnelle dont on ne saurait rendre raison.

Des commentateurs ont argué de cette limite pour affirmer que l'émotion n'est pas une véritable inférence hypothétique ni même une cognition⁴. Mais il semble que cette conclusion repose sur une mauvaise conception de l'hypothèse. En effet, celle-ci observe une logique toute particulière, hétérogène à la rationalité déductive. Peut-être en définitive l'analogie vaut-elle non pas tant parce que l'émotion ressemble à une hypothèse que parce que toute hypothèse s'accompagne d'émotions et fonctionne au sens strict sur le mode de l'émotion. Si une émotion n'a pas toutes les caractéristiques d'une hypothèse scientifique rigoureuse, peut-être en revanche l'hypothèse est-elle élaborée à partir d'un contenu essentiellement affectif⁵.

Il n'est pas fortuit que Peirce identifie le fonctionnement des émotions au fonctionnement des hypothèses. L'hypothèse, que Peirce appellera plus tard abduction puis rétroduction, est le raisonnement qui permet de restaurer un état de croyance après le surgissement du doute. La logique s'empare du processus psychologique de croyance pour en proposer une analyse en termes sémiotiques, l'émotion-hypothèse venant fonder nos croyances par une enquête sur les conditions de leur acceptabilité. Or, si une croyance n'est pas tant un état mental qu'une habitude à se conduire d'une manière déterminée dans certaines circonstances, le doute, pour n'être pas de papier, doit commencer avec une émotion réellement vécue. La *logique repose simplement sur une*

¹ Ch. S. Peirce, *Lettre 75* (1902), p. 176: *But surprise is an emotion that arises as a sort of succedaneum for an explanation. Many other emotions have this same character, perhaps all emotions.*

² Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 2, p. 228 (1868).

³ G. L. Stephens, *Cognition and Emotion in Peirce's Theory of Mental Activity*, p. 135 répond que l'émotion se substitue à l'hypothèse sans jouer son rôle: l'anxiété par exemple ne me permet pas de mieux comprendre la situation. Peut-être y a-t-il ici un malentendu sur la notion d'explication comme réduction, comprise dans le cadre d'impératifs pratiques. En guidant mes mouvements, en donnant d'un coup une couleur à la situation, l'anxiété m'informe du caractère objectif des circonstances extérieures ainsi que de mon état personnel.

⁴ Pour G. L. Stephens, *Cognition and Emotion in Peirce's Theory of Mental Activity*, p. 139 l'émotion est un *process of thought* mais pas un *process of cognition*.

⁵ Ce contre-pied de la question initiale correspond approximativement à une deuxième période dans la réflexion de Peirce sur les émotions, qui, après les années 1880, s'attache moins à réduire les phénomènes mentaux à des cognitions qu'à révéler l'importance des sentiments dans la croyance.

*lutte pour échapper au doute, qui, comme il s'achève dans l'action, doit commencer dans l'émotion [...]*¹. Bien plus, Peirce répète inlassablement que le doute n'est ni ignorance ni conscience d'une ignorance, mais constitue une émotion à part entière². Si la première étape de l'enquête est la rétroduction³, elle est donc aussi l'émotion.

Dès lors, tout le processus de restauration de croyance peut être décrit en termes d'émotions. Peirce s'y essaie dans une lettre à William James⁴, en décomposant le doute en une série d'émotions enchaînées: après la surprise de voir sa croyance trompée, le sujet tombe en proie à une curiosité qu'excite la fatigue. Ce *feeling* de curiosité cause une réaction orientée vers l'invention d'une explication possible. S'ensuit une émotion de *Bon sang! Peu importe!*⁵ que la fatigue transforme en suspicion tournée vers la croyance initiale erronée. Une fois cette erreur découverte, s'installe un sentiment de *Bah!*, que la fatigue transforme en doute tendant à l'établissement d'une nouvelle attente. Un sentiment d'*Eurêka* excité par la fatigue invite alors à tester cette nouvelle habitude⁶. On pourrait dire plus succinctement que la croyance-habitude laisse place au doute-émotion, lequel engendre une série d'états culminant dans une émotion-hypothèse.

Dans cette approche, la production des croyances s'appuie sur un système d'irritations nerveuses et d'équilibrage des tensions émotionnelles. Il va de soi que ce mécanisme ne concerne pas seulement le raisonnement abductif mais toute forme de croyance, ou, plus exactement, que déduction et induction présupposent une démarche abductive: la volonté qui fait apercevoir dans une prémisse la conclusion d'une déduction et l'habitude qui applique à d'autres cas une conclusion déjà connue supposent un élément sensuel (*sensuous*)⁷. Il serait donc incorrect de considérer par exemple que la déduction, procédure de logique formelle, n'implique aucune émotion, tandis que les raisonnements ampliatifs reposeraient sur une sorte d'intuition pratique.

Il reste que le rôle de l'émotion dans le raisonnement est essentiellement de l'ordre d'une heuristique. Peirce a montré que l'abduction ou inférence hypothétique, quoique proche de l'instinct, a la forme d'une logique et non d'un simple *coup de génie*. Elle repose sur des procédures codifiables et répétables facilitant, à partir de cas particuliers et de propositions générales analogues à la conclusion d'un syllogisme déductif, l'invention d'une règle.

¹ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 285 (1878): *Yet, when we consider that logic depends on a mere struggle to escape doubt, which, as it terminates in action, must begin in emotion [...]*.

² Cf. par exemple Ch. S. Peirce, *Manuscrit 828* (1910).

³ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 6, pp. 469-470 (1908).

⁴ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 8, p. 270 (1902).

⁵ C. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 8, p. 270 (1902): *Gad! I shouldn't wonder!*

⁶ Pour une description plus abstraite, cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 6, pp. 469-470 (1908): *[...] the search for pertinent circumstances and the laying hold of them, sometimes without our cognizance, the scrutiny of them, the dark laboring, the bursting out of the startling conjecture, the remarking of its smooth fitting to the anomaly, as it is turned back and forth like a key in a lock, and the final estimation of its Plausibility*.

⁷ Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 337 (1878) et Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 8, pp. 385-388 (1913).

Pour avoir une chance de *tomber juste* dans l'invention, la stratégie ne saurait consister à procéder systématiquement en examinant les raisons: il faut au contraire exclure les cas non pertinents, rejeter les hypothèses peu plausibles. Une des fonctions d'une heuristique est d'interrompre l'application des règles, d'arrêter la recherche. C'est à cela que servent les émotions: en bloquant l'analyse rationnelle, elles apportent des réponses rapides, pré-réflexives et relativement organisées dans des situations urgentes, et modifient les traits saillants (la "*salience*") des situations – faisant ainsi ressortir leurs aspects les plus importants pour le raisonnement pratique¹. Les émotions apportent une solution au *problème du cadre* en constituant une sorte de logique naturelle, sur laquelle se construit en continuité la logique formelle.

Le statut de l'émotion épistémique

La question se redouble pour les formes de raisonnement non hypothétiques: non seulement reposent-elles implicitement sur des inférences abductives analogues à des émotions ou émotions elles-mêmes, mais leur processus intrinsèque, aussi formel puisse-t-il paraître, suppose la mise en œuvre de certaines émotions. La question de la valeur des règles logiques trouve une réponse dans certaines émotions. Comment reconnaissons-nous qu'une inférence est correcte? Ce sont moins les règles formelles qui sont contraignantes que les inférences elles-mêmes, dotées d'une certaine immédiateté: telle est la leçon que tire la tortue dans le paradoxe de Lewis Carroll². Le critère de la validité des règles d'inférence est en définitive de l'ordre d'un *feeling*³: la déduction repose sur une confiance (*confidence*) dans notre aptitude à analyser les significations des signes par lesquels nous pensons, tout comme l'induction dépend de notre confiance en l'idée qu'un type d'expérience restera invariant⁴. L'abduction repose quant à elle sur l'espoir (ou la confiance, *trust*⁵) de deviner les conditions de manifestation d'un phénomène. Cela signifie qu'il n'existe pas de résultats objectifs en logique qui seraient formulables en termes d'attitudes propositionnelles neutres, comme le seraient les croyances: *tout ce que garantit la logique est un espoir, non pas*

¹ C'est la thèse majeure de R. de Sousa, *The Rationality of Emotion*, p. 201: [...] *emotions provide [...] determinate patterns of salience among objects of attention, lines of inquiry, and inferential strategies. Emotions can serve rationality by dealing with the insufficiencies of (conscious deliberative) reason by controlling salience.*

² Cf. C. Hookway, *Affective states and epistemic immediacy*, p. 81 qui cite Quine, *Word and Object*, MIT Press, Cambridge 1960, p. 19: *What conscious policy does one follow, then, when not simply passive towards this inter-animation of sentences? Consciously the quest seems to be for the simplest story. Yet this supposed quality of simplicity is more easily sensed than described. Perhaps our vaunted sense of simplicity, or of likeliest explanation, is in many cases just a feeling of conviction attaching to the blind resultant of the interplay of chain stimulations in their various strengths.*

³ De même que l'acceptation des prémisses peut faire intervenir un élément affectif: Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 1, p. 338 (1865) parle de *prémisses émotionnelles*.

⁴ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 8, pp. 385–388 (1913).

⁵ Cf. Ch. S. Peirce, *The New Elements of Mathematics III* (1911), pp. 203–204.

*une croyance. Il faut cependant admettre que de tels espoirs jouent un rôle considérable en logique.*¹

L'acceptation des règles de la logique déductive est donc aussi affaire d'émotion et de sentiment². Il n'est du reste pas étonnant que des sentiments sociaux soient impliqués dans le raisonnement, puisque c'est une impulsion sociale qui valide nos méthodes pour échapper au doute. Ces sentiments sont essentiellement l'intérêt pour une communauté indéfinie³, la reconnaissance que cet intérêt peut être rendu suprême et l'espoir de la perpétuation ininterrompue de son activité intellectuelle⁴. Ces sentiments logiques expriment des vertus de l'enquête. Aussi pourrait-on parler d'épistémologie de la vertu à propos de Peirce: nos décisions épistémiques reposent ultimement sur des choix affectifs, des évaluations de la même nature que les évaluations morales, et ce non seulement à la manière d'une heuristique aidant le raisonnement, mais de façon indispensable pour la découverte des fins mêmes du raisonnement.

Néanmoins, pour qui affirme que les règles de la logique (notamment déductive) reposent sur un sentiment, le risque est grand d'y lire un fondement subjectif et irrationnel. Conscient de cette difficulté, Peirce distingue les deux aspects de l'objection. D'abord, qu'en est-il du caractère subjectif de la logique? En raison de la subtilité de son recours aux évaluations affectives dans le domaine épistémique, Peirce considère sa position indemne de cette critique, qu'il concentre en revanche sur le logicien Christoph von Sigwart. Si Peirce considère que les inférences nous font plaisir parce qu'elles sont bonnes et non l'inverse, Sigwart a le tort de faire reposer la logique sur la correction d'un *feeling*⁵ – un *logisches Gefühl*⁶ – ou la satisfaction d'un goût logique⁷. Or *les sentiments dans leur développement seront en très grande partie déterminés par des causes accidentelles*⁸.

¹ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, p. 113 (1902): *But all that logic warrants is a hope, and not a belief. It must be admitted, however, that such hopes play a considerable part in logic.*

² Il ne nous semble pas pertinent (au moins pour notre objet) de distinguer émotion et sentiment. De nombreux critères plus ou moins scolaires ont pu être proposés (impliquant la durée, l'intensité, etc.), mais tous deux sont des *feelings* et des sensations de *feelings*. A l'appui de ce choix, notons la traduction par *logic of emotions* de la *logique des sentiments* de Ribot (cité par Ch. S. Peirce, *Manuscrit 1170* (c. 1889)), et l'indécision manifeste de Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 7, p. 378 (1902): *It is questionable, I admit, whether I ought thus cut the studies of Sensation and of Emotion into two parts belonging to different Orders. [...] I may have answered wrongly.* Dans le *Century Dictionary*, Peirce définit le sentiment de la manière suivante: *Higher feeling: emotion.* De la même façon sa définition du mot *Passion* tend à tenir l'émotion pour générique: *Emotion: specifically, intense or vehement emotion [...].*

³ Le raisonnement probabiliste en particulier ne bénéficie pas nécessairement à celui qui le fait sur un cas singulier, mais a une validité *in the long run*, c'est-à-dire pour la communauté. Cela prouve selon Peirce qu'il est totalement illogique d'y recourir sans se montrer altruiste. Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 284 (1878), et le commentaire de ce texte par Ch. Hookway, *Sentiment and Self-Control*, pp. 203–207.

⁴ Cf. Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 285 (1878).

⁵ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 3, p. 432 (1896).

⁶ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 5, p. 87 (1903).

⁷ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 2, p. 19 (1902).

⁸ Ch. S. Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 253 (1877): *[...] I cannot help seeing that, though governments do not interfere, sentiments in their development will be very greatly determined by accidental causes.*

Peirce se démarque de cette position psychologiste en prenant pour point de départ une théorie de l'inférence et non une théorie du goût: il convient d'abord de classer les types d'assertions¹ et de reconnaître la nécessité immédiate de certaines d'entre elles. L'inférence s'impose, et le sentiment la conforte dans un second temps seulement. S'en remettre au critère d'un *feeling* de logicité, c'est donc partir de la fin et considérer que je puisse ressentir la satisfaction que me procurera une inférence avant même d'avoir tiré l'inférence². On pourrait dire que Sigwart commet une erreur d'ordre catégorial: en tant que *feeling* une émotion est le signe d'elle-même (Premièreté) ou d'une situation particulière (Deuxièreté), mais assurément pas de la vérité d'une inférence (Troisièreté). Ainsi, *nous ne pouvons nous fier à un feeling comme tel, puisqu'un feeling comme tel n'est pas un sujet de confiance ou de défiance, ni n'énonce qu'une proposition l'est*³.

Si Peirce peut quant à lui appuyer sa logique sur des affects épistémiques, c'est que l'émotion est devenue jugement au terme d'un processus d'interprétation. L'émotion est le premier signe de la compréhension d'une proposition, mais ne se substitue pas à l'analyse grammaticale et mathématique de la proposition. *La vraie doctrine est déduite mathématiquement des catégories. La justification de l'abduction s'ensuit; et de là, à leur tour, suivent les règles de l'abduction*.⁴ Signe d'une situation logique, l'émotion ne se substitue pas à l'étude de cette situation⁵. C'est en ce sens que, malgré le rôle qu'il concède aux émotions, Peirce est bien loin de sombrer dans le psychologisme.

Trois facteurs maintiennent donc Peirce hors du psychologisme. Non seulement les émotions qui renforcent l'acceptation des procédures logiques – tels que confiance, espoir, foi dans une communauté ou persévérance dans l'enquête – sont-elles subordonnées à la critique logique, non seulement sont-elles objectivées par leur inscription sociale, mais en outre elles sont de part en part normatives, au sens où elles mettent en œuvre et manifestent un *self-control* critique. L'émotion épistémique n'est pas une simple intuition abductive. C'est un espoir régulateur, que nous pouvons toujours contrôler en le réévaluant comme critère de rationalité et en visant la conformité à un idéal. Conformément à la hiérarchie peircienne, ce *self-control* des standards de l'enquête scientifique repose sur un contrôle moral, lui-même fondé sur un contrôle esthétique: la logique est guidée par la recherche du bon et, ultimement, de l'admirable *per se*⁶. L'existence même des émotions est le symptôme

¹ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 3, p. 432 (1896).

² Cf. Ch. S. Peirce, *Manuscrit 308* (1903).

³ Ch. S. Peirce, *Manuscrit 283* (1906): *For we cannot trust a feeling as such, since a feeling as such neither is nor utters any proposition to be a subject of trust or distrust.*

⁴ Ch. S. Peirce, *Lettre 75* (1902), pp. 176–177: *The true doctrine [is] deduced mathematically from the categories. The justification of abduction follows from it; and from this in turn follow the rules of abduction.*

⁵ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 7, p. 191 (1901).

⁶ Cf par exemple Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 573 (1906). La régression peircienne accomplit donc une étape supplémentaire par rapport à la philosophie contemporaine qui assigne généralement aux émotions une normativité morale, par exemple comme présentateurs de valeurs. Cf. Ch. Tappolet, *Emotions et valeurs*, qui reconnaît sa dette à l'égard d'Alexius Meinong et de Max Scheler.

d'une conduite de *self-control*: le *feeling* de satisfaction ou d'insatisfaction n'émerge secondairement sur le *feeling* brut qu'en comparaison avec un idéal ou une visée préétablie¹. En tant que sentiments de plaisir et de peine, les émotions relèvent du reste immédiatement d'une qualification esthétique. Dire que les émotions participent à l'acceptation des inférences rationnelles n'est qu'une autre manière de signifier la fondation esthétique de la normativité logique. Peirce va jusqu'à considérer que, puisque le plaisir et la peine attirent certains sentiments et en repoussent d'autres, ils n'ont pas à être considérés comme des sentiments mais comme des instincts moteurs². Du moins les sentiments rationnels opèrent-ils comme déclencheurs d'une pensée logique auto-contrôlée.

La logique des émotions à l'œuvre chez Peirce est donc beaucoup plus proche d'une entreprise constructiviste que réductionniste. Au lieu d'une psychologie fondée sur des émotions corporelles pourvues de causes naturelles, il s'agit d'une appréhension différenciée des phénomènes mentaux qui affirme l'irréductibilité catégoriale des types d'être de l'émotion, celle-ci étant à la fois pure apparence, trouble corporel et contenu cognitif. Ces trois niveaux de réalité, *phaneron*, réaction et cognition, sont reliés par un *pouvoir occulte*: à leur entrecroisement s'arrête la logique, qui n'a pas la capacité d'expliquer ce qui relève d'une nature humaine. Ce qu'elle explique est le fonctionnement sémiotique des émotions, c'est-à-dire en particulier leur rôle dans la constitution des croyances. C'est parce qu'elles constituent le matériau brut de l'activité mentale qu'elles sont les seuls guides dans les sujets d'importance vitale. En effet, ce sont les *instincts*, les *sentiments*, qui font la substance de l'âme. La cognition est seulement sa surface³, le film superficiel de son être⁴. Aussi, à l'exigence d'une réduction de tous les états mentaux à des contenus cognitifs répond l'irréductibilité matérielle des émotions. Néanmoins, l'échec de ce programme réductionniste n'empêche pas d'asseoir la validité des procédures logiques – émotions comprises – sur une théorie de la cognition.

Bibliographie

- de Sousa R., *The Rationality of Emotion*, MIT Press, Cambridge 1987
 Descombes V., *La Denrée mentale*, Editions de Minuit, Paris 1995
 Dipert R. R., *The Nature and Structure of Emotions*, 1998 [accessible en ligne: <http://www.neologic.net/rd/Papers/EM-DEF19.html>]
 Hookway Ch., *Affective states and epistemic immediacy* in: *Metaphilosophy* 34, 1–2/2003, pp. 78–96

¹ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, pp. 594–596 (1903).

² Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 6, p. 462 (1908).

³ Cf. Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 628 (1898): *It is the instincts, the sentiments, that make the substance of the soul. Cognition is only its surface, its locus of contact with what is external to it.*

⁴ Ch. S. Peirce, *Collected Papers*, vol. 1, p. 673 (1898): *But this does not reinstate reasoning, for this generalization should come about, not merely in man's cognitions, which are but the superficial film of his being, but objectively in the deepest emotional springs of his life.*

- Hookway Ch., *Sentiment and Self-Control* in: *The Rule of Reason*, (éd.) J. Brunning & P. Forster, University of Toronto Press, Toronto 1997, pp. 201–222
- Kemp–Pritchard I., *Peirce on Philosophical Hope and Logical Sentiment* in: *Philosophy and Phenomenological Research* 42, 1/1981, pp. 75–90
- Parret H., *Les Passions, essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Pierre Mardaga Editeur, Bruxelles – Liège 1986
- Peirce Ch. S., *The Century Dictionary*, (éd.) W. D. Whitney, The Century Company, New York 1889–1891
- Peirce Ch. S., *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, (éd.) C. Hatshorne & P. Weiss, Harvard University Press, Cambridge 1931–1935, vol. 1–6 [cité comme *Collected Papers*]
- Peirce Ch. S., *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, (éd.) A. Burks, Harvard University Press, Cambridge 1958, vol. 7–8 [cité comme *Collected Papers*]
- Peirce Ch. S., *The New Elements of Mathematics*, (éd.) C. Eisele, Mouton, The Hague 1976, vol. 1–4
- Peirce Ch. S., *Writings of Charles S. Peirce: A Chronological Edition*, Peirce Edition Project, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis 1982–2000, vol. 1–6 [cité comme *Writings*]
- Robin R. S., *Annotated catalogue of the papers of Charles S. Peirce*, University of Massachusetts Press, Amherst 1967
- Savan D., *Peirce's Semiotic Theory of Emotion* in: *Proceedings of the C. S. Peirce Bicentennial International Congress*, (éd.) K. L. Ketner et al., Texas Tech University Press, Lubbock 1981, pp. 319–333
- Stephens G. L., *Cognition and Emotion in Peirce's Theory of Mental Activity* in: *Transactions of the C. S. Peirce Society* 17, 4/1981, pp. 131–140
- Stephens G. L., *Noumenal Qualia: C. S. Peirce on Our Epistemic Access to Feelings* in: *Transactions of the C. S. Peirce Society* 21, 1/1985, pp. 95–108
- Tappolet Ch., *Emotions et valeurs*, PUF, Paris, 2000
- Tiercelin C., *La Pensée–signe: études sur C. S. Peirce*, Editions Jacqueline Chambon, Nîmes 1993
- Tiercelin C., *The Relevance of Peirce's Semiotic for Contemporary Issues in Cognitive Science* in: *Acta Philosophica Fennica* 58, 1995, pp. 37–74